

1 – RENCONTRE

ミーティング

C'était une soirée sans grande aspérité, le ciel se reflétait par endroits dans l'eau noire du canal du Midi, dessinant une fugitive et partielle voie lactée entre les trottoirs déserts à cette heure tardive. J'étais allé visiter un camarade d'étude qui s'était avéré absent, et je rentrais sans me presser lorsque, tout d'abord, j'entendis son pas, le claquement caractéristique de talons féminins sur le sol. Relevant la tête, je distinguais devant moi une silhouette, ombre noire parmi les ombres grises. Comme je marchais plus vite qu'elle, il était inéluctable que je finisse par la rattraper. Toutefois, lorsque je me rapprochais, elle accéléra un peu, et je compris alors que, seule dans cette rue, suivie par un homme dont elle ignorait tout, cette jeune femme devait ne pas être des plus rassurées. Alors que nous n'étions plus séparés que par une dizaine de mètres, elle accéléra franchement le pas. Je m'en voulais d'inspirer, à mon corps défendant, une terreur nocturne à cette demoiselle. Aussi, pensant qu'en toute chose la parole est préférable au silence, je m'enhardis à l'interpeller.

«Mademoiselle! N'ayez aucune crainte, je ne vous veux aucun mal, je rentre simplement chez moi, et ce apparemment par la même route que vous!»

Je devinais qu'elle se demandait si elle devait franchement prendre la fuite, feindre l'indifférence ou bien me répondre. Toutefois, je ne m'attendais pas à ce qu'elle s'arrête et se retourne vers moi :

« Je n'ai aucune crainte, dit-elle, tout en fouillant son sac.

– Alors je vous félicite, car moi, à votre place, j'en aurais eu ! »

Elle cessa de rechercher quelque protection illusoire dans son sac et me regarda plus directement. Je lui souris, et je fus surpris de découvrir une jeune fille au type asiatique prononcé, qui hésitait visiblement sur la conduite à tenir.

« Si je vous fais peur, car le mensonge, même s'il rassure, ne convient pas à une jeune personne de votre qualité, je me ferai un devoir d'attendre ici que vous soyez hors de vue, afin de ne pas vous gêner davantage.

– Non, ce n'est pas nécessaire... Mais vous parlez d'une drôle de façon !

– C'est ce qui, souvent pour mon malheur, me distingue et me sépare de mes contemporains.

– En fait, vous parlez le français tel qu'on me l'a enseigné, et que je désespérais de retrouver, le croyant disparu.

– A-t-il seulement réellement existé ? Pour moi, vous parlez parfaitement notre langue, où l'avez-vous apprise ?

– À l'université de Tokyo.

– J'ai donc affaire à une fille de l'empire du soleil, j'en suis charmé.

– Vous connaissez le Japon ?

– Un peu, surtout par la littérature.

– C’est étonnant, je n’ai pas rencontré de Français qui m’ait parlé de littérature en pensant à mon pays! La raison de ma présence ici est même d’étudier la vôtre.

– Vous faites des études de littérature française?

– De littérature comparée.

– Un domaine d’une grande complexité, et qui demande une belle maîtrise des deux langues.

– Certes, mais depuis mon arrivée, je suis quelque peu désemparée. J’ai l’impression de ne pas pratiquer correctement votre langue, car fort peu de gens semblent me comprendre, même parmi les étudiantes. Je dois faire tellement d’erreurs que je déclenche souvent, bien involontairement, une certaine hilarité.

– Je crains, bien au contraire, que vous ne parliez que trop bien pour des oreilles modernes, Mademoiselle?

– Watane, Watane Satoko.»

Elle répondit automatiquement à ma dernière question, inclinant légèrement la tête, mais je vis à son regard qu’elle regrettait déjà de m’avoir donné son nom, comme si celui-ci pouvait, talisman énigmatique, me donner une des clés de son âme. Nous discutons sur le bord du canal. Un léger vent s’était levé, amenant des odeurs de vase et d’essence. Elle arrangea ses cheveux courts, qui retombaient sur ses yeux, avant de reprendre sa route. Machinalement, je marchais à ses côtés.

« Satoko, dites-vous? Si je me fonde sur votre prénom, j’en déduis que vos parents étaient des admirateurs de Mishima¹?

1. Satoko est le prénom de l’héroïne du roman *Neige de printemps*, de Yukio Mishima.

– Vous connaissez Mishima ?

– Je n'ai aucun mérite, il était au programme d'une de mes classes de français, alors j'en ai profité pour lire un peu ses œuvres, puis celles d'autres auteurs de votre pays.

– Vous êtes le premier...

– *Gaijin* ?

– Français! *Gaijin* étant un mot assez péjoratif dans certaines circonstances, qui me parle de cet auteur.

– J'en suis flatté.

– Et vous, votre prénom est aussi celui d'un personnage de roman ?

– Non, mais c'est un des deux prénoms d'un ancien comte de Foix, dont la vie aurait étanché bien des soifs romanesques!»

Lui ayant donné mon prénom, elle eut un petit rire lorsque je lui précisai que je savais qu'en japonais, il devait être absolument imprononçable.

«C'est vrai, alors je devrais continuer à vous parler avec mon français aussi hésitant qu'imparfait!

– Un excellent français, Mademoiselle Satoko, et cela fait du bien de l'entendre, car si j'en crois une de vos poètes, Sei Shonagon : *on méprise les gens qui emploient les tournures défectueuses de leur parler provincial.*

– Vous connaissez aussi Sei ? Vous étudiez vous aussi la littérature ? Il ne me semble toutefois ne jamais vous avoir vu à l'université.

– Non, je crains de hanter davantage les couloirs de la faculté des sciences. Mais cela ne saurait dispenser de lire de bons auteurs.

– Vous êtes... drôle!

– En général, ce n'est pas ce qualificatif qu'emploient les jeunes filles à mon égard, juste avant de partir en courant!»

Elle sourit encore. Décidément, cette jeune fille inattendue me plaisait beaucoup. Bien que je ne la distinguais pas très bien dans la pénombre, je la voyais suffisamment pour réaliser que, sans toutefois être laide, elle n'était pas particulièrement jolie, mais sa voix, surtout, marquée imperceptiblement par les efforts qu'elle devait faire pour parler français, me séduisait infiniment.

Nous étions sur le point d'arriver à un pont où j'aurais dû franchir le canal pour rentrer chez moi, mais je me dis qu'il fallait que je sache où je pourrais, éventuellement, revoir Satoko. Je poursuivis donc mon chemin en sa compagnie. J'appris qu'elle était venue suivre un semestre d'étude à l'université et qu'elle voulait se destiner à l'enseignement du français. Amoureuse de notre langue, de notre culture et, accessoirement, de notre art de la pâtisserie, elle eut du mal à me dissimuler l'existence d'une certaine déception provenant de l'abîme entre l'objet rêvé de ses désirs et les réalités crues de la France moderne. Elle me demanda où était mon domicile. Je dus alors inventer un pieux mensonge, ou plutôt travestir quelque peu la vérité.

«J'habite juste de l'autre côté du canal, un peu plus loin.

– Mon logement est dans cette rue, je dois donc vous quitter à présent.

– Avec votre permission, je vous suivrai des yeux, d'ici, pour m'assurer que vous rentrerez bien.

– Vous me suivrez donc de loin.»

Elle s'éloigna, mais auparavant me regarda et, ne sachant comment me saluer, je ressentis son embarras. Sachant que

sa culture répugnerait à tout contact physique, je pris les devants et me contentais de m'incliner légèrement tout en lui disant que j'espérais que nos routes se croisent à nouveau. Elle eut un petit rire étouffé, cachant ses dents de sa main, puis s'en alla dans cette petite rue perpendiculaire au canal. Je notai mentalement devant combien de portes elle passait, afin de savoir où elle habitait. Juste avant de rentrer, elle jeta un regard vers moi. Je lui fis un signe de la main, elle inclina la tête, et disparut dans son immeuble.

Brusquement, la solitude de cette soirée d'automne s'abattit sur moi avec la violence crue de l'évidence. Je me sentais étrangement désarmé, seul sur le trottoir qui bordait le canal. Je n'étais qu'à quelques centaines de mètres de chez moi, mais cette distance me semblait incommensurable. Je revins sur nos pas, réservé et pensif, rendu songeur par cette rencontre impromptue qui avait désormais un goût d'essentiel. Ce n'était pas une nuit d'été, ce n'était pas un songe. Je souhaitais la revoir, mais je ne pouvais chasser de mon cœur le malaise inhérent au fait que, régulièrement, mes tentatives de rapprochement envers le beau sexe se concluaient inévitablement par une longue suite d'échecs, d'autant plus difficiles à surmonter que l'espoir était grand. J'étais conscient que ma façon de m'exprimer érigeait un mur entre moi et mes contemporains, mais nos mots disent ce que nous sommes, et j'étais assez fier encore pour décider de ne pas me travestir dans le seul but de plaire.

Rentré chez moi, je me demandais comment entrer de nouveau en contact avec Satoko. Lui écrire aurait été un tantinet cavalier. L'attendre, le soir, des fleurs à la main un brin

désuet, bien qu'assez romantique, c'était possible, aux yeux d'une Japonaise. Ce serait toutefois un peu trop prématuré. Je cherchais une idée acceptable, sinon brillante. Ce soir-là, je dois avouer que je délaissais mes livres de sciences pour les auteurs nippons ayant, du mieux possible, su exprimer la délicatesse de leurs sentiments. Je trouvai ce que je désirais dans les « notes de chevet » de Sei Shonagon.

La voix de Satoko dans le soir, son accent traînant, sa façon d'appuyer sur les « o » et sa difficulté récurrente à prononcer les « r » me hantaient. Je rêvais de l'entendre encore, et cette dépendance faisait naître en moi une vulnérabilité aussi haïssable qu'inévitable.